



Interview de Ali Ahmad Jalali*

Professeur distingué à l'Université de la Défense nationale, Washington, DC

Pour cette édition sur la compréhension des groupes armés, la Revue a jugé important d'inviter une personne capable de présenter un groupe armé de l'intérieur. Le ministre Ali Ahmad Jalali, aujourd'hui professeur distingué à l'Université de la Défense nationale à Washington DC, est la personne idoine dans le contexte de l'Afghanistan : il a l'expérience à la fois d'ancien membre des moudjahidines durant la guerre contre l'Union soviétique, d'ancien colonel de l'Armée nationale afghane, et d'ancien ministre de l'Intérieur de l'Afghanistan de 2003 à 2005. Le ministre Jalali est l'auteur de nombreuses publications sur les questions politiques, militaires et de sécurité en Afghanistan, en Iran et en Asie centrale.

.....

Comment compareriez-vous, au regard de votre expérience d'ancien membre des moudjahidines et d'ancien ministre de l'Intérieur, les deux types de groupes armés que sont les moudjahidines d'alors et l'actuelle opposition armée ?

Sur le terrain, les combats sont peut-être similaires, mais ces deux conflits sont fort différents sur les plans politique et stratégique.

Lorsque les moudjahidines luttait contre l'occupation de l'Afghanistan par l'Union soviétique, la communauté internationale était, dans sa grande majorité, de leur côté, elle soutenait l'opposition armée de l'époque.

* Cette interview a été réalisée le 8 juin 2011 à Washington par Vincent Bernard, rédacteur en chef de la *Revue internationale de la Croix-Rouge*, et Michael Siegrist, assistant de rédaction. La version originale en anglais est publiée dans *International Review of the Red Cross*, Vol. 93, N° 882, juin 2011, pp. 279-286.

L'invasion soviétique a en fait cherché à soutenir un régime impopulaire combattu par la population. Même avant l'invasion, un soulèvement a eu lieu contre la tentative du gouvernement communiste d'Afghanistan d'imposer au pays son idéologie vouée à l'échec. C'était une sorte de soulèvement national. L'invasion d'alors fut donc très différente de celle d'aujourd'hui. Les moudjahidines étaient populaires.

Les factions ont bénéficié d'un très grand soutien en Afghanistan, mais leur faiblesse résidait dans l'absence de lien entre elles. Ces factions n'avaient pas de commandement unifié, ni de direction politique unifiée. Leur action était plus tactique que stratégique.

Autre différence: c'était l'époque de la Guerre froide, de l'affrontement bipolaire dans une situation mondiale bipolaire. L'Afghanistan a été le dernier champ de bataille de la Guerre froide: l'affrontement se déroulait entre superpuissances. En fait, les pays qui aidaient les moudjahidines favorisaient leurs propres intérêts. Bon nombre de pays occidentaux les soutenaient, croyant que les moudjahidines pourraient infliger une défaite à l'Union soviétique en Afghanistan. Selon ces pays, l'Union soviétique n'allait pas quitter l'Afghanistan tant que ce dernier ne serait pas devenu un autre pays satellite. Ils pensaient aussi que l'Union soviétique ne lâcherait pas facilement prise et que la guerre allait durer longtemps. D'après leurs calculs, seuls les fondamentalistes, notamment les groupes religieux qui étaient constitués de plusieurs générations de belligérants, pouvaient combattre efficacement les Soviétiques. Aux yeux de l'Occident, même les nationalistes n'auraient pas le même zèle idéologique pour continuer la guerre.

Il existait donc une tendance à favoriser les groupes fondamentalistes. C'est pourquoi, les extrémistes religieux qui voulaient soutenir une cause, une cause religieuse, sont tous venus en Afghanistan. Les problèmes sont apparus lorsque l'Union soviétique a quitté l'Afghanistan. C'était ce type de guerre.

Aujourd'hui, la situation est fort différente. L'intervention internationale en Afghanistan en 2001 était diamétralement opposée de celle de l'Union soviétique. Alors que les Soviétiques étaient venus *soutenir* un régime impopulaire combattu par la population, en 2001, la communauté internationale est venue *évincer* un régime impopulaire contre lequel la population se battait, ou contre lequel une partie de l'Afghanistan luttait.

Autre signe indiquant qu'il s'agissait d'un soulèvement populaire: l'intervention n'était constituée que de quelques centaines de troupes terrestres de la communauté internationale or, en moins de deux mois, le réseau Al-Qaïda était en fuite et les talibans étaient chassés du pouvoir. La population désirait évincer ce régime et la communauté internationale a soutenu ce souhait.

En outre, pendant l'occupation de l'Afghanistan par les troupes soviétiques, près de cinq millions d'Afghans ont quitté leur pays, devenant des réfugiés, tandis qu'après l'intervention de la coalition sous commandement américain plus de quatre millions¹ ont été rapatriés en Afghanistan. Durant

1 Note du rédacteur: le chiffre exact est toujours contesté. Voir par exemple les statistiques sur l'Afghanistan par le Haut Commissaire des Nations Unies pour les réfugiés à l'adresse ci-après: <http://www.unhcr.org/cgi-bin/texis/vtx/page?page=49e486eb6> (dernière consultation le 21 septembre 2011).

l'occupation soviétique, les forces d'occupation tentèrent d'imposer l'idéologie communiste du haut vers le bas alors que durant l'intervention de la coalition en Afghanistan, aucune idéologie ne fut imposée par la force.

De ce fait, le peuple afghan a mieux accepté les groupes armés durant l'occupation soviétique et a bénéficié d'une attention et d'un soutien plus importants de la part du monde extérieur. Aujourd'hui, la situation est inversée : les talibans sont détestés à l'échelon international et sont combattus par au moins quarante pays en Afghanistan.

Voyez-vous des changements dans les tactiques et les méthodes utilisées aujourd'hui par l'opposition armée, par rapport à celles des moudjahidines ?

Fondamentalement, certaines tactiques sont les mêmes (raids, embuscades ou opérations de harcèlement). Toutefois, la relation étroite entre talibans et organisations extrémistes internationales (comme Al-Qaïda) fait qu'ils bénéficient d'une plus grande aide technique complexe de la part de réseaux terroristes extérieurs. C'est pourquoi de nouvelles pratiques ont fait leur apparition. Inconnus en Afghanistan jusqu'à une date récente, les attentats-suicides sont devenus une arme. Des bombes artisanales ou engins explosifs improvisés (EEI) sont utilisés d'une manière plus sophistiquée. Le terrorisme était quasi-inexistant en Afghanistan durant l'occupation soviétique. Les Afghans voulaient combattre l'Union soviétique face à face, ils ne tuaient pas les femmes, ils ne décapitaient personne, alors que les talibans recourent à de telles pratiques.

Aujourd'hui, les tactiques sont plus radicales, plus brutales et, dans le même temps, elles sont liées au mouvement djihadiste mondial. Pour imposer ses priorités, ce mouvement recourt à des insurrections locales, lesquelles profitent de l'aide qu'elles reçoivent du mouvement pour servir leurs propres intérêts. Un tel lien n'existait pas durant l'occupation soviétique de l'Afghanistan.

L'aspect logistique et le choix des armes ont-ils, selon vous, également un impact ou est-ce qu'il n'y a pas de différence fondamentale ?

Les méthodes utilisées par les talibans et les autres groupes associés visent à semer la terreur parmi la population, en particulier à un moment où le gouvernement n'est pas suffisamment fort pour les protéger. C'est justement la raison pour laquelle des tactiques prônant la terreur ont un impact psychologique sur la population. Tant que la population croit que le gouvernement ne peut pas les protéger, elle coopère, tolère ou, dans certains cas, adopte même une attitude de neutralité, sans toutefois soutenir le gouvernement. La population afghane, dans son ensemble, ne souhaite pas le retour des talibans.

Pendant l'ère des moudjahidines, la population souhaitait, dans sa grande majorité, que les moudjahidines arrivent à leurs fins. Mais, à cette époque, ces derniers ne recouraient pas à des tactiques brutales pour obtenir ouvertement une aide, voire un soutien pour leurs opérations. Aujourd'hui, la peur et la terreur font que la population ne peut pas réellement s'opposer aux talibans au nom d'un gouvernement incapable de les protéger.

Comment décririez-vous les différences de structure et d'organisation entre les groupes ?

Dans certains cas, la structure de ces groupes armés est similaire. Examinez leur organisation verticale et horizontale. Verticalement, il existe une hiérarchie, une organisation et une idéologie, tandis qu'horizontalement, plusieurs groupes et factions se battent pour des raisons différentes.

Les talibans jouissent d'une sorte de leadership reconnu, voire de plusieurs leaderships. Verticalement, ils sont tous reliés au même type de chaîne de commandement ou d'affiliation politique. Mais horizontalement, ils se battent pour des raisons différentes, en recourant à cette affiliation politique verticale pour asseoir une légitimité.

Pendant la période des moudjahidines, les sept factions n'avaient pas de dimension verticale commune; chaque faction avait son propre type de hiérarchie – et les groupes iraniens fonctionnaient encore avec une autre hiérarchie. Les hommes luttèrent, pensant que c'était la meilleure chose à faire. Ce qui les unissait, c'était l'hostilité envers les Soviétiques mus par l'idéologie communiste. Personne n'était prêt à transiger sur le sujet. C'est pourquoi, ces factions et ces groupes décentralisés et fragmentés ont en fait tous combattu un ennemi commun.

Les sept factions au Pakistan donnaient à leurs groupes uniquement des orientations générales, les grandes décisions tactiques et opérationnelles étant toutes prises au niveau local. C'était une « guerre de village », ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. À cette époque, chaque village devait se défendre, croyant que c'était ce qu'il fallait faire. Aujourd'hui ce n'est plus une « guerre de village » mais une sorte de guerre provinciale, une guerre qui s'étend sur un territoire plus vaste. Aujourd'hui, il s'agit d'une guerre nationale, d'une guerre à l'échelle d'une nation tout entière. C'est même une guerre régionale.

Cette fragmentation a-t-elle, selon vous, facilité ou entravé les combats ?

Tout le djihad contre l'Union soviétique en Afghanistan a été, comme je l'ai déjà dit, décentralisé, c'était une « guerre de village ».

En tant que tel, il avait des atouts et des faiblesses: son atout résidait dans le fort attachement des combattants à leurs villages natals – ils défendaient leurs foyers, ils se battaient pour les défendre. De plus, en l'absence de structure centralisée, les Soviétiques devaient se battre pour conquérir chaque village, s'ils voulaient vaincre le leadership et briser la résistance, et même lorsqu'ils avaient détruit un village, des résistants se relevaient. Ils ne manquaient pas d'ennemis! Ce fut une lente guerre « d'usure », comme ils la qualifient.

Cette guerre présentait plusieurs points faibles. Premièrement, les moudjahidines ne pouvaient pas exploiter les succès tactiques ou en faire des succès opérationnels et stratégiques. Faute de lien entre toutes leurs petites victoires, il n'était guère possible d'avoir une opération majeure et une réalisation stratégique. De plus, une vision d'avenir faisait défaut: une fois les Soviétiques expulsés, que faire? Beaucoup ont cru que lorsque les Soviétiques seraient par-

tis, ces factions lutteraient les unes contre les autres sans arriver à s'entendre sur le type de gouvernement, sur les politiques ou sur le leadership à établir.

Deuxièmement, luttant les unes contre les autres, les factions avaient toujours toléré la corruption pour éviter que les membres corrompus ne fassent défection et ne rejoignent d'autres factions. Ainsi, la corruption qui sévit aujourd'hui en Afghanistan a effectivement fait son apparition à cette époque. Aujourd'hui, c'est devenu une culture de l'impunité.

Troisièmement, dans de nombreuses zones, des luttes intestines existaient entre moudjahidines à cause des excès commis par certains d'entre eux. Par exemple, dans la province du Helmand, deux factions, le Harakate-Ingelab-Islami et le Hezb-e-Islami, se sont affrontées de manière sanglante durant de nombreuses années. De même, les factions Jamiat-i Islami et Hezb-e-Islami ont lutté les unes contre les autres dans des régions du nord.

Les luttes internes et les querelles intestines visaient à contrôler une région et à obtenir des ressources économiques lucratives. En dépit de tout cela, c'est l'hostilité contre les Soviétiques qui a prévalu. D'aucuns voulaient en fait utiliser les Soviétiques contre une autre faction, ce qui ne signifiait pas pour autant qu'ils n'allaient pas les combattre également !

Vous dites que les moudjahidines étaient soutenus par la population. Quelle a été la réaction des Soviétiques ?

La façon dont l'Union soviétique a tenté de priver les moudjahidines de soutien local est une autre différence entre la réalité d'alors et celle d'aujourd'hui. Les Soviétiques voulaient à la fois détruire les soutiens des moudjahidines et inciter la population à quitter le pays ou à aller dans les villes qui étaient facilement contrôlables.

Pour ce faire, ils mettaient en pratique la stratégie maoïste selon laquelle le guérillero doit évoluer parmi la population « comme un poisson dans l'eau ». Ils préconisaient donc de « vider le bocal » pour tuer les poissons. C'est ainsi que, durant l'occupation soviétique, 1,5 à 2 millions d'Afghans ont perdu la vie lors des bombardements systématiques des zones rurales et d'opérations de bouclage et de destruction.

Dans les villes où les Soviétiques pouvaient contrôler la population, ils ont tout fait pour gagner les cœurs et les esprits, aidant et distribuant des cartes de ravitaillement pour que la population puisse vivre. À l'extérieur, dans les zones qu'ils n'arrivaient pas à contrôler, ils recouraient à la violence.

Lorsque l'Union soviétique a commencé à dévaster les campagnes pour priver les moudjahidines du soutien logistique et populaire, les moudjahidines se sont mis à établir des bastions *markaz* ou des bases dans des zones détruites.

Ils ont établi ces petites bases de montagne, par exemple Sharafat Koh à Farah, pour soutenir les opérations sur une grande distance parce que la campagne était détruite. Au milieu des années 1980, certaines zones étaient tellement dévastées que les moudjahidines étaient obligés de tout porter avec eux, même les vivres, depuis leurs aires de repos ou les bases extérieures afin de mener à bien leurs raids ; ils avaient beaucoup de mal à soutenir une attaque. Ils combattaient selon ce que j'ai nommé dans mes écrits une tactique « de

guérilla». Les combattants devaient parcourir de longues distances à pied pour attaquer un poste puis revenir se réapprovisionner.

Quel regard portiez-vous sur le rôle des organisations humanitaires dans le conflit contre les Soviétiques ?

Les organisations humanitaires ont été d'une grande aide, mais leur rôle a été détourné par la suite durant la résistance par ceux qui étaient beaucoup plus puissants. Dans de nombreuses zones et dans de nombreux endroits, leur soutien aux organisations humanitaires était conditionnel : aide-moi et je te protégerai, ou quelque chose de ce genre. Toutefois, je pense que toutes les organisations humanitaires n'ont pas réussi à atteindre les populations démunies parce que les groupes locaux de moudjahidines sont devenus un gouvernement de substitution dans de nombreuses zones et ont exercé une influence sur l'assistance humanitaire pour dispenser certains services de base que le gouvernement ne pouvait pas fournir.

L'aide humanitaire peut, me semble-t-il, être apportée dans des zones où les organisations humanitaires se sentent en sécurité. Cela est possible lorsque les groupes armés vous acceptent ou vous soutiennent. Malheureusement, le soutien que les groupes armés locaux confèrent à l'assistance humanitaire est souvent très sélectif. Ces groupes ne l'acceptent sans doute que si ce soutien correspond à leurs propres intérêts. Ainsi, même s'il convient de bien distinguer l'assistance humanitaire des opérations militaires, cette distinction n'est dans de nombreux cas guère possible pour deux raisons. Tout d'abord, parce que dans certaines régions, seuls les militaires peuvent apporter une aide humanitaire du fait de la situation d'insécurité. Ensuite, parce que durant les opérations militaires, l'armée veut que ces opérations soient associées à l'aide humanitaire pour favoriser leur succès.

Dans une zone de conflit, deux parties s'affrontent d'ordinaire avec une vaste population prise en étau entre elles. Si une partie contrôle la zone et y fournit des services, il s'agit de services militarisés, donc, d'une façon ou d'une autre, ces services ne seront pas impartiaux. De manière idéale, les deux parties devraient dire : « D'accord pour l'acheminement d'une aide humanitaire, nous laisserons passer l'aide, nous ne la contrôlerons pas ». Mais ce sera très difficile. On essaiera toujours de la contrôler d'une manière ou d'une autre.

Cependant, si des organisations neutres ont le droit d'acheminer une aide en tout temps dans une zone de conflit, c'est le meilleur moyen de fournir des services à la population. À cet égard, le CICR a joué un rôle particulièrement efficace en Afghanistan.

Aujourd'hui, l'opposition armée a élaboré son propre code de conduite². Les moudjahidines avaient-ils à l'époque également un code de conduite, ou un document similaire ?

2 Voir « Émirat islamique d'Afghanistan. La Layha (code de conduite) pour les moudjahidines », dans *International Review of the Red Cross*, Vol. 93, No. 881, mars 2011, pp. 103–120.

Le mouvement des moudjahidines était fragmenté et leur conduite variait selon les endroits. Par exemple, comme les factions moudjahidines au Pakistan ne pouvaient pas contrôler le comportement de leurs groupes en Afghanistan, le mouvement était très décentralisé. Il dépendait des responsables en place dans une zone donnée. Certains bons commandants respectaient certaines règles et traitaient convenablement la population, tandis que dans des parties de l'Afghanistan certains n'étaient pas aussi bons. Ils abusaient de leur pouvoir, ce qui explique pourquoi dans certaines zones, des hommes ont effectivement rejoint les milices gouvernementales pour lutter contre ces factions.

D'aucuns ont fui à cause des excès ou des atrocités que commettaient les moudjahidines ; ils ont émigré au Pakistan et en Iran ou sont allés vivre en milieu urbain. Bon nombre sont allés vivre dans des villes car ils ne supportaient pas le contrôle de certains groupes de moudjahidines.

La mauvaise conduite ou les crimes étaient rarement punis parce que, comme je l'ai mentionné plus haut, il y avait sept factions et qu'aucune d'entre elles ne voulait traiter très durement ses membres, à l'exception de certains groupes, de peur qu'ils ne rejoignent une autre faction. Et la plupart des factions voulaient garder tous leurs hommes, bons, brutes ou truands.

Un code de conduite aurait effectivement été utile, ainsi que je l'ai compris plus tard, lorsque je fus pris dans la contre-insurrection. Dans une telle guerre, insurrection / contre-insurrection, les deux parties adverses sont en fait deux minorités. La majorité est constituée par la population qui se trouve prise entre les deux parties. La victoire revient à celui qui gagne le soutien – les cœurs et les esprits – de la population.

Si vous regardez de près aujourd'hui la population afghane, vous pourrez constater que les cœurs et les esprits sont divisés entre deux forces opposées. Dans leurs cœurs, les Afghans ne soutiendront pas le retour des talibans, mais dans leurs têtes, ils prendront des décisions concrètes sur ce qui est bon pour eux. Or l'action doit viser le cœur et l'esprit ; par exemple, il se peut que vous gagniez le cœur de quelqu'un, mais vous devez dans le même temps protéger cette personne afin de conquérir aussi son esprit.

À cette époque, les moudjahidines connaissaient-ils le droit des conflits armés ?

Je pense que les moudjahidines s'appuyaient sur plusieurs sources : la charia islamique, qui en fait posait les principes directeurs régissant la conduite à adopter face à la population, le droit coutumier, tribal et non tribal, des différentes régions et enfin une sorte de reliquat des lois gouvernementales passées.

À mon avis, le droit des conflits armés n'est important que lorsque vous avez affaire à des personnes instruites. Pour qui ces moudjahidines combattaient-ils en Afghanistan ? Beaucoup d'entre eux étaient des villageois ; ils n'avaient jamais entendu parler des lois de leur propre pays et encore moins du droit international ou des Conventions de Genève. Personne ne connaissait le droit international, à quelques rares exceptions près, peut-être les personnes les plus instruites, et la conduite des autres était dictée par le respect des sources

que je viens de mentionner. Tous les juges et les responsables de l'application de la loi étaient partis, les gens ne connaissaient que la charia ; quant aux membres influents de la tribu, ils connaissaient le droit coutumier, c'est tout.

Au regard de votre expérience, quelles sont les tendances actuelles dans l'évolution des groupes armés ?

Les groupes armés comprennent non seulement les talibans mais aussi le réseau Haqqani ou Hezb-e-Islami. Il existe des réseaux de népotisme non étatiques conduits par des personnes puissantes au sein et à l'extérieur du gouvernement en Afghanistan, comme les milices et le reliquat des anciens groupes moudjahidines comme Jamiat-i Islami et les autres. Il existe également des réseaux de trafic de drogue, des anciennes factions, d'anciens groupes armés, déguisés en sociétés de sécurité privées se légitimant en se faisant passer comme tels. Puis, il y a tous ceux en Afghanistan qui ont des gardes du corps qui sont très étroitement rattachés à chaque personne ; certains peuvent avoir jusqu'à 150 gardes du corps. Et il y a aussi des groupes armés illégaux ou des armées privées ; bien sûr, ces derniers ne combattent pas actuellement, mais ils sont armés (maintien de l'ordre, militaires et autres), ce qui sape l'efficacité et l'autorité des institutions officielles qui sont également officieusement liées à certains de ces réseaux de népotisme.

La même chose vaut pour l'utilisation de la police locale. Si vous créez quelque part une force de police locale, qui va contrôler cette force ? La personne localement puissante de par ses armes et son argent. Malheureusement, du fait de l'instabilité et de l'émergence de ces réseaux de népotisme durant ces trente dernières années, la structure sociale de l'Afghanistan a changé. Les chefs traditionnels ne sont plus au pouvoir ; ce sont ceux qui ont des fusils et de l'argent ou qui entretiennent des relations avec les insurgés et qui ont accès aux capitaux étrangers qui sont aujourd'hui les hommes forts au niveau local.

Quels sont les principaux risques pour l'Afghanistan aujourd'hui ?

Je pense que les principaux risques encourus sont l'insurrection continue, la faiblesse du gouvernement, l'instabilité de l'environnement et la corruption. La corruption est devenue une activité à faible risque dans un environnement à haut risque, et ceux qui vivent dans un environnement incertain veulent préserver leur avenir. Donc, si vous nommez un officier de police qui ne sait pas combien de temps il restera en poste ou de quoi sera fait son avenir, il cherchera à accumuler illégalement des richesses pour les jours difficiles.

Comment compareriez-vous le retrait des Soviétiques avec le lent désengagement actuel de la force multinationale ?

Il convient, selon moi, de prendre en compte certains points. Tout d'abord, au cours de leur présence en Afghanistan, les Soviétiques ont établi une armée, une force de police et un service de renseignement très forts. Aujourd'hui, le contexte est loin d'être aussi développé. Il suffit d'examiner l'armée de l'air : la force aérienne afghane était par le passé l'une des plus puissantes de toute

la région, alors qu'aujourd'hui l'Afghanistan n'a aucune force de l'air. Si vous regardez l'équipement, cette armée paraît beaucoup plus faible que celle que l'Union soviétique a laissée derrière elle. Toutefois, sur le plan idéologique c'était une autre époque. La fin imminente de la Guerre froide et l'effondrement de l'Union soviétique ont, je crois, donné un semblant de légitimité aux responsables politiques pour se soulever contre l'autorité centrale et coopérer avec les moudjahidines.

Aujourd'hui, vous ne voyez pas cette réaction. Tout d'abord, l'armée n'est peut-être plus aussi forte et il se peut qu'une guerre civile éclate lorsque les États-Unis quitteront l'Afghanistan. Mais surtout, il n'est guère possible que les forces internes ou que les forces gouvernementales rejoignent les talibans. Deuxièmement, je ne pense pas que les États-Unis ou la communauté internationale vont tout simplement baisser les bras et partir. Je crois que la communauté internationale aura besoin de beaucoup de temps avant de retirer totalement ses forces d'Afghanistan. Et enfin, le temps de la Guerre froide est révolu.

